

Les femmes dans l'émigration : des pionnières qui ont marqué leur temps

Dans l'historiographie des émigrants, on oublie parfois qu'à côté des hommes, bon nombre de femmes ont fait partie de la grande saga libanaise du « mahjar » (émigration).

Au Liban, dans les années 1940, pendant la lutte pour l'indépendance, il y eut aussi des militantes qui ont participé au combat, telles que Ibtihaj Kaddoura (1893-1967), Laure Tabet (1896-1981), Julia Tohmé Dimachkié (1880-1954), Evelyne Bustros (1870-1964), Najla Saab (1908-1971)... Les mouvements féministes ont été lancés au Liban en 1915. La Ligue des droits de la femme libanaise est née en 1947 et la femme a obtenu la reconnaissance du droit de vote en 1952. Mirna Boustany fut la première Libanaise à accéder au Parlement en 1963 et plusieurs femmes ont été élues à la Chambre depuis les élections législatives de 1996.

Au XIXe siècle, plusieurs mères ont quitté le Liban avec leurs enfants mineurs pour ne pas qu'ils servent dans l'armée ottomane. D'autres ont fui les massacres et les difficultés économiques. Cette décision était difficile à prendre vu qu'elles laissaient derrière leur époux et ceux parmi les enfants qui étaient obligés de rester dans la région. Les femmes ont aussi travaillé comme colporteurs dans le pays d'émigration ou exercé d'autres métiers (cuisinière, sage-femme, couturière, ouvrière, médecin, politicienne, artiste...), parfois dans l'anonymat, restant toujours présentes dans la construction de la société libanaise.

La liste des femmes pionnières de l'émigration libanaise est grande et plusieurs histoires relatent leurs voyages. Ainsi, fuyant les difficultés socio-économiques, Marie Yamuni part en 1887 de son village de Sereel, avec son fils aîné Bejos (Bakhos) Miguel Yamuni, âgé de 6 ans, laissant derrière elle trois autres enfants avec leur père. Elle débarque à Costa Rica, en Amérique centrale, et instaure un commerce dont les nouvelles générations continuent de profiter jusqu'à aujourd'hui. Une autre femme énergique a elle aussi quitté le Liban-Nord en 1895, laissant son époux et s'établissant à Boston avec ses quatre enfants mineurs :

il s'agit de Kamilat Gibran, la mère du grand écrivain, poète, peintre et philosophe libanais Gibran Khalil Gibran, le plus lu dans le monde et l'un des piliers de la renaissance arabe, la nahda, du XIXe et XXe siècle.

Les femmes libanaises sont aussi présentes dans la nahda et dans le mouvement appelé « la littérature d'émigration ». Citons notamment May Ziadé (1886-1941), journaliste et femme de lettres, née à Nazareth de parents libanais (originaires de Chahtoul, près de Ghazir). Elle fit ses études au Liban puis se réfugia au Caire, fuyant l'oppression ottomane. Elle fonda alors un cercle littéraire où se rencontrèrent Loufi Sayyed, Antoun Gemayel, Taha Hussein, Khalil Moutran, Yacoub Sarrouf, et correspondit avec Gibran. Parmi ses écrits figure une grande œuvre sur l'égalité *Zouloumat wa Achaba* (« Les ténèbres et la lumière »). Elle fut l'une des premières femmes libanaises à éveiller la conscience de la femme arabe, particulièrement au Liban, et se fit remarquer par son activité pour l'émancipation de la femme, d'abord de l'ignorance, puis du joug des traditions anachroniques, l'empêchant de se comparer à l'homme et d'obtenir le droit à l'égalité. Elle s'exprimait en arabe, en français, en anglais, en allemand, en italien et en espagnol, et fut une pionnière du féminisme oriental.

Mariana Dabul de Fajuri (1889-1997), journaliste originaire de Kubba, au Liban-Nord, et veuve à l'âge de 26 ans, décida d'émigrer aux États-Unis avec ses trois enfants, Noha, Wadih et Adonis. Elle travailla comme colporteur avec ses frères déjà établis là-bas, puis quitta pour l'Argentine où elle continua à travailler dans le commerce et se maria de nouveau avec Elias Mussa Fajuri, dont elle eut un enfant, Raul. En 1940, toujours active, elle partit au Brésil où elle fonda en 1955, à São Paulo, la revue *As Etapas* (Les Étapes), une idée qu'elle avait depuis longtemps, et qui avait pour objectif de diffuser la littérature et la culture arabe dans l'émigration. Mariana était une femme respectée par toute la colonie libanaise et arabe pour ses initiatives humanitaires et littéraires. Sa revue, dirigée jusqu'à ce jour par la famille Fajuri, a pris le nom de *Chams*, et est un miroir de la colonie arabe au Brésil à travers ses récits et ses photos des grands événements culturels et sociaux arabes dans ce pays.

Femmes de lettres et autres

Salma Sayegh (1890-1953), femme des lettres dévouée à la cause du Liban, originaire de Wadi el-Taim (Hasbaya), se maria en 1911 avec Dr Farid Kassab, dont elle eut deux enfants, Aida, mariée au grand poète liba-

nais Salah Labaki, et Georges, décédé en bas âge. Salma s'engagea à 18 ans dans le journalisme sous le nom de Salwa Mouawen, écrivant des articles contre les Ottomans et les agents du Mandat. Pendant la Première Guerre mondiale, quand le Liban passa par des moments pénibles, elle fonda à Ghazir, avec Henri Misk, un hospice pour recevoir les Libanais condamnés à mourir de faim et sauva ainsi de la mort des milliers de jeunes. Après l'indépendance du Liban, elle commença à réclamer dans ses écrits la réforme de l'enseignement et l'adoption de la langue arabe aux examens officiels. Salma aborda les problèmes sociaux féminins avec cette réflexion : « La moralité d'une nation tient surtout à la moralité des femmes ; si les femmes ont de bons fils, la patrie aura de bons serviteurs. » Elle plaida aussi pour l'égalité des salaires assurant une vie meilleure à tous les Libanais. Parmi ses écrits, citons *al-Nassamat*.

Salma parcourut durant sa vie de nombreux pays, avec comme devise : « L'Univers est grand et le voyageur en est le vrai roi. » Elle visita l'Égypte, la Turquie, la France, l'Angleterre et arriva au Brésil en 1939, où elle séjourna dix ans en raison de la Seconde Guerre mondiale. Elle écrivit alors un livre, *Images et Souvenirs*, et la société des lettres brésiliennes donna une grande

réception en son honneur, conviant cinq mille personnes de toutes les classes brésiliennes et libanaises. Salma prit la parole : « Les Libanais ont essayé à travers le monde. Nos compatriotes ont donné la preuve, partout et toujours, d'une vitalité prodigieuse. Actifs, industriels, ils ont résisté à toutes les invasions malgré leur petit nombre. Ils ont réussi à imprégner les envahisseurs de leur génie propre. Ils sont à tous les carrefours de la pensée. » Et, se tournant vers ses compatriotes, elle dit : « Pensez à cette terre bénite du Liban, avec amour, comme l'on pense à sa mère. »

Récemment, le ministre Tarek Mitri, à l'occasion de l'annonce de la conférence sur « La femme arabe et l'avenir », qui aura lieu les 23 et 24 octobre à Beyrouth, s'est exprimé sur ce sujet : « Nous vivons dans une région du monde où nous sommes de plus en plus persuadés qu'il n'y a pas de « nahda » tant que la femme n'est pas en mesure de participer pleinement à la vie culturelle et publique dans son pays. » Pour l'uléma Mohammad Hussein Fadlallah, « il est du droit des femmes de prendre part à la vie politique et à tous les niveaux pour que notre nation se renforce et devienne capable de prendre des décisions indépendantes, politiques, économiques et sécuritaires ». Signalons que la femme libanaise est présente dans tous les secteurs de travail, particulièrement dans l'éducation et dans les let-



Salma Sayegh, femme de lettres engagée portant à travers le monde la cause du Liban indépendant.



La journaliste Mariana Fajuri, fondatrice en 1955 de la célèbre revue « As Etapas » à São Paulo.



May Ziadé, grande figure du mouvement littéraire de l'émigration et pionnière de la lutte pour l'émancipation de la femme orientale.

tres, et même dans l'armée. « Je veux garder les yeux ouverts sur les souffrances, le malheur, la cruauté du monde ; mais aussi sur la lumière, sur la beauté. Sur tout ce qui nous aide à nous dépasser, à mieux vivre, à parier sur l'avenir. » (Andrée Chedid) **Roberto KHATLAB**

Au-delà des frontières : vie, art et littérature des communautés chrétiennes de langue syriaque et arabe

L'Orient chrétien connaît un regain d'intérêt qui était évident lors du double congrès syriaque et arabe de Grenade.

Les études sur l'Orient chrétien, qui concernent la région qui a vu naître le Christ et ses premiers disciples, sont aujourd'hui en plein essor. Non moins de 230 professeurs et chercheurs, venus de tous les continents, se sont retrouvés du 22 au 27 septembre en Espagne, à Grenade, la dernière capitale d'al-Andalus, pour un double congrès : le Xe Symposium Syriaque, et le VIIIe Congrès des études arabes chrétiennes.

Lancé en 1972 à Rome par le père Ignacio Ortiz de Urbina de l'Institut pontifical oriental et soutenu par des personnalités scientifiques telles que les pères Jean-Maurice Fiey, François Graffin, André de Halleux, Jules Leroy et les professeurs Antoine Guillaumont et Sebastian Brock, le Symposium Syriaque est devenu une véritable institution universitaire pour le développement du patrimoine syriaque et se déroule tous les quatre ans dans un pays différent. Quant au Congrès des études arabes chrétiennes, lancé en 1976 à l'initiative du père Samir Khalil Samir, il devient dès 1980 inséparable du Symposium.

Le double congrès se tint donc à Grenade, organisé harmonieusement par l'équipe espagnole de l'évêché de Grenade et l'équipe libanaise du Cedrac (Centre de documentation et de recherches arabes chrétiennes) de l'USJ. La prochaine rencontre se tiendra à Malte en septembre 2012 ; en outre, un congrès supplémentaire des études arabes chrétiennes se tiendra à Beyrouth en 2010, qui englobera les études syriaques, maronites, melkites et coptes de langue arabe.

Des conférenciers de renommée mondiale

C'est dans le grand séminaire diocésain San Cecilio, à proximité de la majestueuse Chartreuse (La Cartuja), à la chapelle éblouissante, que 180 conférences en anglais, français, allemand ou espagnol, d'une demi-heure chacune, parfaitement synchronisées et réunissant un auditoire ouvert réparti dans quatre salles, ont

été données en cinq jours. Une pause d'une journée a permis la visite touristique de Grenade : la cathédrale, le caravansérail, le Sacromonte et ses spectacles de flamenco, ainsi que les fameux jardins et le palais de l'Alhambra, qui accueillent tous les jours sept mille visiteurs en moyenne. Une autre journée touristique clôturant le congrès nous a fait découvrir la somptueuse ville de Cordoue, située à 160 km. Parmi les conférenciers en majorité européens - anglais, français, allemands, espagnols, italiens, russes... -, et aussi moyen-orientaux, tunisiens, australiens, japonais, indiens... figuraient des vétérans comme Sebastian Brock, Rifaat Ebiad, Hubert Kaufhold, présents en 1972. Mais aussi Adel Sidarus, copte égyptien, professeur à l'Université d'Evora au Portugal, qui se trouve actuellement au Cedrac pour collaborer à l'*Histoire de la littérature melkite pré-ottomane* du Père Samir Khalil, et qui a évoqué « Les nouvelles recherches sur la légende d'Alexandre le Grand » dans la littérature arabe chrétienne ».

Citons aussi Françoise Briquel-Chattonnet et Alain Destremaux, dirigeant une équipe de chercheurs français du CNRS, qui ont entrepris d'établir un catalogue détaillé des manuscrits syriaques et « garshouni » (langue arabe écrite en caractères syriaques) du fonds du patriarcat syriaque-catholique de Charfeh près de Harissa au Liban. Et également Erica Hunter (Oxford) - « Inscriptions syriaques et chinoises sur une stèle des premiers moines de Xian-Fu au VIIe siècle », Jacob Thekkekarambil (prêtre de l'Église syriaque-orthodoxe indienne de Kerala, spécialiste de saint Jacob de Sarug), Yoshihisa Yamamoto (Chiba/Japon) - « L'enseignement éthique de Yahya ibn 'Adi » et Witold Witakowski (Uppsala/Suède) - « Chroniques syriaques jusqu'au IXe siècle ».

La présence des syriaques à « leur » symposium

Nicholas al-Jeloo, syriaque irakien étudiant à l'Univer-

sité de Sydney, en Australie, a donné un brillant exposé, accompagné de très belles photos réalisées cette année sur 200 villages se trouvant à l'ouest du lac Urmia, au nord-ouest de l'Iran. Habités par des Assyriens, ces villages chrétiens connaissent aujourd'hui un exode notable à l'instar de nombreux autres d'Irak et de Turquie, en raison des conflits armés persistant dans la région depuis la Seconde Guerre mondiale. La région d'Urmia est riche en inscriptions et en ouvrages syriaques, mais une grande partie de cet héritage a été détruite ou endommagée.

Signalons que lors du génocide des Arméniens en Turquie, pris au piège entre les influences allemande et russe en territoire ottoman, au début du siècle dernier, plus de 250 000 syriaques ont trouvé la mort et de nombreux autres ont perdu leur identité. Si les Arméniens répartis dans le monde ont réussi depuis à se rassembler grâce à leur nationalisme poussé, tel n'a pas été le cas des syriaques.

Mais les syriaques sont de plus en plus nombreux à se retrouver au Symposium les concernant, et plusieurs d'entre eux participent activement au développement de leur patrimoine, comme George Kiraz et sa maison d'édition des Gorgias basée à New Jersey aux États-Unis, qui a exposé ses livres. Cette présence, confirmée donc à Grenade, est très souhaitée par les chercheurs internationaux, qui y voient un tournant indispensable. En effet, ces personnes, venues du Liban, de Palestine, de Syrie, d'Irak, de Turquie, de l'Inde, de Suède (avec l'équipe de la télévision syriaque-orthodoxe indienne de Kerala, spécialiste de saint Jacob de Sarug), d'Allemagne, de Hollande, de France, de Belgique, du Canada et autres pays, pratiquent toujours la langue syriaque. Cette langue araméenne telle que parlée à Edesse/Urfa en Turquie, patrie de saint Ephrem, un des pères de l'Église universelle, avait supplanté au Ve siècle les six autres dialectes araméens, dont le nabatéen, la langue de Jésus-Christ, et durant plus d'un siècle, la messe était célébrée en syriaque dans toutes



En compagnie du professeur Sebastian Brock et de père Elias Gerges au dîner de gala dans les jardins de l'Alhambra à Grenade.

les Églises du Moyen-Orient. Cela a été le cas également au cours du Symposium, où des prêtres syriaques venus d'Allemagne ont célébré une messe du soir, précédant les messes maronite et melkite grecque-catholique, avec la participation de la majorité des conférenciers, alors que tous les matins se déroulaient avant l'ouverture une messe de rite latin.

Le Liban au centre du Symposium

Le Liban, pays d'une importance extrême pour son accueil de toutes les religions, était représenté par plusieurs délégations, dont celle du Centre de documentation et de recherches arabes chrétiennes de l'Université Saint-Joseph (Cedrac) et celle de l'Université Saint-Esprit de Kaslik (USEK), coorganisateurs du Symposium avec le Centre international d'étude de l'Orient chrétien, basé à Grenade. Ce centre est présidé par l'archevêque de Grenade, Mgr Javier Martínez, qui en compagnie du maire de la ville, José Torres Hurtado, a offert un dîner de gala à tous les congressistes dans les jardins de l'Alhambra. Mgr Martínez va prochainement visiter le Liban au cours d'un pèlerinage sur les traces de saint Paul de Tarse, qui s'exprimait aussi en araméen, et pour lequel une année jubilaire œcuménique vient d'être consacrée. Sont intervenus les pères Samir Khalil (qui a clôturé la conférence) et Nagi Edelby (« Le commentaire de l'Apocalypse de Bulus al-Bushi, évêque du Caire au XIIIe siècle »), du Cedrac, les pères Abdo Badaoui et Gaby Abou-samma, et le père supérieur Elie Khalifé (« Le patriarcat Dawayhi, représentant de la tradition syriaque de l'Église maronite »), de l'USEK, ainsi

que le père antonin Charbel el-Balaa et les pères Boulos Feghali et Shafiq Abouzaid. Sans compter plusieurs professeurs : Ray Mouawad (LAU) - « Chrétiens orientaux sous les Francs entre Tripoli et Tyr », Naila Kaïdby (LAU), Daniel Ayush (Balmand) et Hayat Bualuan (AUB) - « Hananiyya al-Munayyir, historien melkite du Liban au XVIIIe siècle ».

Étaient également présents des membres de l'association des Amis de la langue syriaque, dont le président Robert Gabriel, père Elias Gerges, Karim Chahan, Louis Atoui et Claudia Rammelt, rentrée à l'Université de Munich : elle a présenté en allemand ses travaux sur l'évêque Ibas d'Edesse (Ve siècle), dont la position dogmatique a été débattue durant plus d'une centaine d'années suite au concile de Chalcedoine de l'an 451. Mais le Liban a été aussi critiqué par plusieurs étudiantes d'Europe de l'Est (Hongrie, Russie, Roumanie, Pologne), qui se sont vu refuser le visa d'entrée par les autorités libanaises, se résignant alors à se rendre à Damas ou à Amman pour y faire leurs connaissances des cultures du Moyen-Orient. Souhaitons une plus grande ouverture pour les universitaires et les touristes au Liban, et en particulier la reprise des vols directs vers l'Espagne et l'Andalousie, une destination traditionnellement privilégiée des Libanais.

Finalement, il nous faut remercier l'archevêque de Grenade, don Javier Martínez, pour son accueil, et l'Isco (International Center for the Study of the Christian Orient) et le Cedrac pour avoir organisé ce double congrès fort réussi à tous les points de vue : académique, culturel et relationnel.

Naji FARAH

Des noces libano-indiennes à Washington : les jeunes libanais et les mariages interraciaux

Correspondance Le mariage original, à Washington, d'une Libanaise, Maria Osman, et d'un Indien, Kavi Thakrar, s'est fait dans le respect des deux cultures.

WASHINGTON, Irène MOSALLI

La mariée est apparue dans un superbe sari argent et safran, la tête couverte d'un long voile rouge, comme le veut le cérémonial. Saris également pour les femmes de la famille, et longues tuniques à col officier pour les hommes portés sur un pantalon bouffant. Bref, aucune dérogation à la tradition vestimentaire prévue pour les noces. Sauf que la mariée et ses proches n'étaient aucunement issus du sous-continent. Son nom : Maria Osman, née libanaise, de parents libanais, Ghassan et Hania Osman. Néanmoins, elle épousait Kavi Thakrar, lui, indien pur sucre. Les deux jeunes gens s'étaient connus à Washington, où ils poursuivaient leurs études. Il a été convenu que le mariage serait un respect des deux cultures, c'est-à-dire qu'il serait scellé par une double cérémonie : indienne et libanaise. Ce qui fut fait.

Cet événement a réuni parents et amis venus des quatre coins du monde. À commencer par le Liban où le clan de la mariée est large (sa mère est née Salam, fille de Malek Salam). Idem côté de l'Inde : les parents du marié, vivant et travaillant entre Londres et Bombay, comptent un grand cercle familial. Côté amis, ont rattrapé du pays du Cèdre Sana Tawil et sa fille Maya, Raya Jellad et sa fille Najla, Houda Sinno, Saleima Mardam, Jeannette Frangié, Hachem et Amira Safeddine.

Au cours du mariage à l'indienne qui s'est donc déroulé selon le pur rite hindou (autel abondamment fleuri), l'officiant a précisé que « cette cérémonie symbolisait l'engagement des mariés à honorer leurs racines et leurs cultures



Le couple et l'officiant durant la cérémonie.

respectives. C'est à travers ce désir de partager leurs patrimoines qu'ils bâtiront une vie commune basée sur le respect, la joie et la connaissance ». Dans cet esprit, la mariée a fait son entrée au bras de son oncle Oussama Salam et non de son père car dans la célébration des noces indiennes on honore avant tout la branche maternelle de la mariée. Puis, entre la « jaya maallaa » (échange des guirlandes de fleurs) et la kanyadan (la consécration du mariage), Oussama Salam a lu des versets du Coran ayant trait au mariage. Par les soins explicatifs de l'officiant et par la mixité religieuse, l'assistance non indienne a pu participer à la beauté et à l'émotion de ce moment unique où les conjoints unissent leurs existences.

Le lendemain, très belle nocce à la libanaise (avec « zaffé », comme au pays) dans un magnifique cadre historique : le Mellon auditorium, qui avec ses colonnes doriques est l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture classique telle qu'interprétée aux USA dans les années 30.

Un phénomène de plus en plus récurrent

Ces noces libano-indien-

nes qui se sont déroulées dans la capitale fédérale sont un phénomène de société de la génération des trentenaires libanais, partis étudier à l'étranger, notamment aux USA, où ils sont amenés à pactiser quotidiennement, et le plus normalement du monde, avec d'autres jeunes vens d'horizons très divers. Ainsi, on voit de plus en plus de jeunes libanais et libanaises contracter des mariages interraciaux ou interculturels. La famille Osman est l'exemple même de cette nouvelle donne : l'une des sœurs de la mariée, Nayla, a épousé un Iranien, Ali Chahlavi, et l'aînée, Ghida, un Libanais de Zghorta, Ghassan Yammine, d'une autre confession que la sienne. Beaucoup d'autres jeunes du pays du Cèdre ont formé des couples panachés réussis. Parmi eux : Nadine Ziad Idriss (pédiatre) et l'Iranien Reza Sanaï (cardiologue), Marwan Jean Bitar et Jessica Cheng (père chinois et mère panaméenne), Dalia Mroué et l'Iranien Hussein Fateh (investisseur), Karim Alain Khoury (Impact BBDO) et l'Iranienne Neda Niaraki, Roula Abdel Baki et l'Iranien Ali Reza.